

## Il y a longtemps que tu pars



### 1. lundi 22 mars 1971

#### La mèche de cheveux

Ma grand-mère a gardé les premiers cheveux de ma mère, les premiers brins de l'enfance, ceux d'une première coupe. Je me demande où sont passés ces quelques mèches, ces cheveux noirs coiffés en anglaise, soyeux, neufs ? Ce fragment corporel coupé sans douleur qui survit en parallèle, qui, quelque part, précieusement, fait qu'une part de son ADN existe sans elle. Ces quelques cheveux, pas vraiment morts, mais bien loin d'être vivants, demeurent comme une archive d'elle-même, à la fois morceau manquant et à la fois partie distincte. Comme un arrêt sur image, perdu, inerte, figé, un fragment d'elle résiste.

À 9 ans, elle est passée de cheveux longs à une coupe courte. À l'âge de l'enfance, elle est passée de petite fille sans aucun doute à jeune homme par erreur. Ça lui plaisait qu'on ne la nomme plus par son genre, le mensonge lui plaisait, pas les grands mensonges mais les petits qui amusent. « J'avais l'impression de tromper mon monde » me dit-elle, d'être un peu « incognito ».

Elle avait changé d'un coup d'un seul. Elle avait laissé une partie d'elle dans sa boucle d'enfant, une partie qui n'est jamais revenue lorsque ces cheveux ont repoussé plus tard, et qu'elle les a laissés faire.

## 2. lundi 29 septembre 2003

### Le pyjama

Un jour, j'ai découpé mon pyjama. J'avais 4 ans. Munie de ciseaux, j'avais plié la matière et découpé une petite entaille, qui dépliée, avait formé un ovale. En évidant la matière, j'avais ajouté quelque chose au vêtement. Ajouter du vide, ajouter en enlevant. Ma première intervention sur un vêtement avait été la blessure. J'avais rendu mon vêtement vulnérable. Au niveau de la plaie, l'air s'immisçait. Alors, à mon tour, j'étais devenue vulnérable.

Et puis plus tard, il est revenu, différent mais semblable, fragile.

Les couleurs de l'hôpital, le bleu ciel du pyjama de mon père et ceux des murs qui se confondent. Le pyjama dont je me souviens, le pyjama qui se mêle au drap, le pyjama qui devient la tenue de jour. La position allongée qui dure plus que la nuit. Le contact ganté, la simple surface qui fait barrière. Une membrane étanche qui s'immisce entre la main et le corps d'autrui, qui impose une distance, qui assure une protection. Le pyjama dont je me rappelle celui qui restera, celui qui réveille ma vulnérabilité encore une fois.

## 3. dimanche 29 octobre 2006

### Le collier de cailloux

J'effleure ces galets percés. C'est mon premier bijou. Des formes ovoïdales se rejoignent sur une fine corde blanche. J'en saisis les deux extrémités pour m'en faire un collier. En s'entrechoquant, les masses diffusent des bruits sourds. Près de la baignoire, je l'ai baptisé, souvent trempé dans l'eau brûlante.

Les cailloux sont toujours plus beaux dans l'eau.

Posé sur ma peau, le poids de chaque pierre s'ajoute, et mon cou ne peut porter le collier que quelques secondes. Il ne sort pas, il reste là. Recouverte d'eau, ma peau rencontre la pierre. Plus qu'un bijou, il habille ma nudité. Il ne sort pas, il reste là, près de la baignoire. La baignoire comme un simulacre d'océan.

Il m'attend toujours. Il n'a jamais bougé, il n'a jamais changé. Je sais que ces cailloux reliés retrouveront leur eau salée, qu'ils effleureront ma nudité à nouveau, celle qui a bien changée.

## 4. samedi 21 juin 2008

### Le coffret

J'ai commencé par dessiner, c'est venu tout seul. Vers 8 ans, les impressionnistes m'impressionnent. *Olympia* m'apparaît et je préfère Manet à Monet. La même année, ou presque, je regarde *Titanic*. Chaque semaine, je le regarde, il m'obsède comme le fait *Olympia*. La scène du dessin est ma préférée. Je suis autant fascinée par le dessin lui-même, que par l'exercice de la pose. Rester immobile, ne pas bouger. Par la suite, je m'exerce à mon tour en dessinant des corps alanguis de femmes nues. Nues mais habillées de colliers. Sans modèle, j'imaginer. Les corps des femmes s'allongent, les proportions s'étirent.

Au musée d'Orsay, je découvre *Olympia* pour de vrai. Je regarde son collier, celui qui se mélange avec le cœur de l'océan. Sur mes dessins, les deux, comme un seul, se confondent.

Cette année j'ai revu *Olympia*, j'ai revu son collier. Il n'a pas bougé et elle non plus, moi si. Rester immobile, ne pas bouger. C'est le même, et pourtant il me semble étranger. Si on m'avait demandé de le dessiner, ma mémoire n'aurait pas su le projeter, sûrement toujours un peu troublée par *Titanic*. Les deux, comme un seul, continuent de m'obséder et pourtant, ils n'existent toujours pas. Ce ne sont que des images manquantes, évanescentes. Ils sont plats, faits de crayons et de peinture à l'huile, faits d'écran de télévision et de DVD.

## 5. vendredi 14 octobre 2011

### La boîte à boutons

Il y a des souvenirs qui se répondent. Il y a des souvenirs qui s'aimantent les uns aux autres. Ils s'attachent, ils se rejoignent, ils se boutonnent comme deux pans d'un manteau. Il y a tous ces souvenirs qui finissent par résonner à l'unisson. Il y a la boîte de boutons d'abord, celle que j'ai vidée, triée, rangée, classée pour qu'elle finisse toujours désorganisée. Chaque bouton y est souvent solitaire, il n'y pas de jumeaux, si bien que la plupart sont là depuis longtemps et y resteront encore longtemps.

Il y a les planches de boutons cartonnées où l'on cartographie les typologies, les nuances d'une même attache. Il y a le bouton cassé d'un vêtement d'enfant que j'ai récupéré. Celui qui en deux s'est brisé, mais qui reste un seul, car les deux parties continuent de se maintenir sur le même fil comme un balancier. Il y a le bouton noué que j'ai gardé, le bouton manquant d'un de mes vêtements, le bouton fêlé d'un gilet. Il y a les boutons trouvés que je n'ose jeter, les boutons empaquetés dans de petits sachets de plastique qui précautionneusement rangés demeurent perdus quand on les cherche. Il y a les éclats de nacre qui se détachent de la masse circulaire, ceux qui s'effritent, qui transforment les rondeurs en angles saillants. Il y a le bouton de chemise qui nous déshabille, le bouton clos aussi, celui que plus personne n'ouvrira. Il y a tous ces morceaux de vêtements qui hors usage deviennent de petits objets perdus, de petits objets précieux qui déambulent, roulent, se brisent, se détachent de l'utile et deviennent suffisants, solitaires et toujours aussi attachants.

## 6. vendredi 26 septembre 2014

### Les pieds vers le ciel

Elles sont là dans mes pensées. Deux chaussures, deux jumelles inséparables. Il y a bien celle de droite et celle de gauche, mais c'est comme une masse unique. La gauche comme la droite n'ont jamais connu les symétries ondulantes des pas en mouvements. Elles ne marchent pas, elles sont immobiles, côte à côte. Elles ne marchent pas et pourtant elles s'usent à la verticale. On ne les enlèvera pas. Dans la terre, près de la pierre, près de la peau, il les porte. Les pieds droits vers le ciel, le corps allongé, toujours les yeux vers le haut. Le sol horizontal et lui avec.

Au-dessus, sur cet horizon plat, les chaussures marchent, pendant qu'elles, restent immobiles, figées, et n'avancent pas, comme moi.

## 7. mardi 16 avril 2019

### Le manteau assis

Je m'assoie sur une chaise du jardin, mon manteau encore enfilé. Les sculptures m'entourent, leurs corps sont fragmentés, leurs peaux monochromes, teintées par la pierre. Elles me regardent et je les observe. Peu à peu, elles parviennent jusqu'à ma rétine. Je les dessine. Mon corps, toujours assis, contemple ces masses statuaires. Le Soleil se déplace et finit par éclairer mes alentours. Mon corps se réchauffe. Ma peau de tissu semble de trop. Je retire d'abord une manche, puis l'autre, et mon corps se détache de mon manteau sans s'être levé. Je reste assise encore longtemps. Je continue de dessiner. La masse de tissu s'affaiblit sous mon poids. Peu à peu, au lieu de m'entourer, mon manteau devient ma contreforme. Il agit comme une frontière entre la chaise et ma peau, il comble les vides.

Je me relève.

Mon manteau lui, reste assis.

Déformé par mon corps, plié, évidé de sa matrice, il dessine mes contours et ceux de la chaise de manière égale. Il imprime le mobilier et mes gestes. En empreinte certaine, tout se dévoile. Je ne peux plus rien cacher.

Alors que je suis debout face à la chaise, mon corps apparaît face à moi dans ce manteau assis.

## 8. dimanche 24 mai 2020

### La chemise du mort

On dit « la chemise du mort n'a pas de poches » pour dire qu'on n'emporte rien avec soi, pourtant on emporte des vêtements.

Pour Michel Piccoli c'était des chemises.

Michel Piccoli est mort le 18 mai 2020. 6 jours plus tard, je regarde pour la première fois *Les choses de la vie* à la télévision. Je regarde Michel Piccoli mourir. Pendant 1h29, il meurt. Sa mort dure longtemps, je ne sais pas s'il a la chance de se sentir mourir, ou si se voir s'éteindre est insupportable. Quand on est mort autant de fois, peut-être qu'avec le temps, on sait comment faire. Pendant 1h29, il se souvient. Il se souvient des petites choses qu'on n'oublie pas. Ces petites choses qui deviennent les plus importantes.

Au bout d'une heure et sept minutes, des chemises neuves apparaissent. Elles s'apparentent à des formes solides. Le col est soutenu par un morceau de carton, le même carton, qui en plaque, se glisse dans le corps de la chemise et la maintient plate. La scène qui suit, c'est le corps de Michel Piccoli dans l'herbe, évanoui, ensanglanté par l'accident, paisible aussi. Il ne maîtrise plus bien son corps, si bien qu'il est alangui à la manière d'un sommeil profond, cet instant où nos gestes ne nous appartiennent plus vraiment. Mais sa posture, c'est celle de l'accident, pas celle de la mort, car à la manière de la chemise, son corps se rigidifiera sur le dos, on nettoiera le sang et une chemise propre viendra remplacer celle qui, froissée dans l'herbe ne ressemble même plus à un vêtement.

## 9. lundi 2 août 2021

### Fleurir les tombes

Je vais rarement voir mon père au cimetière. Il est loin de moi. Je ne sais pas vraiment si, s'il était plus près, j'irais plus souvent. Il est près de chez mes grands-parents, qui sont eux, plus vraiment près de chez eux. Récemment ma grand-mère s'est rapprochée.

En partant de leur maison, il faut marcher quelques temps pour arriver au cimetière. Ce jour-là, j'étais partie sans trop savoir si je connaissais le chemin. Je m'étais laissée guider, je savais que même avec quelques détours, je finirais par arriver à l'heure au rendez-vous. Et j'y étais parvenue, ponctuelle, mon père n'avait pas eu à attendre. Il n'y avait personne.

Il y a du monde et pourtant, il n'y a personne, les cimetières sont des foules calmes.

Je déambule entre les gens bien rangés, en rang et en étages. J'observe les masses rectilignes de la pierre, les géométries froides, les angles saillants du marbre qui ne s'effritent pas. La pierre offre l'atemporel, avec elle, la mort se fige, la mort est durable. Elle n'a pas de fin.

Face à ce bloc étrange, je réalise que je suis face à mon père. Mes pieds deviennent lourds, mon corps immobile se bloque, j'essaye peut-être de lui ressembler. Mes pieds deviennent mon socle, la base de mon corps statuaire.

Ils sont ceux qui parviennent encore à me maintenir.

## 10. samedi 4 décembre 2021

### Marcher sur son pantalon

Je marche sur mon pantalon. Je marche sur mon pantalon qui peu à peu s'effrite. Parfois ce n'est que l'arrondi de l'ourlet qui peu à peu s'effile. À la frontière entre l'extérieur et l'intérieur, des ovales creux se dessinent au fil des pas. À certains moments, le tissu du pantalon se glisse entre le sol et mes semelles et devient un tapis sur lequel je finis par marcher. Le bas de mon pantalon se salit. Lorsque je porte un pantalon sombre, les taches sont claires comme de la craie. Pourtant, si mon pantalon est clair, alors les taches sont celles de la terre et de la poussière : grisâtres voir noires. S'il pleut, il y a des taches humides qui en séchant laissent leurs contours en souvenirs, en empreintes météorologiques.

Je continue de marcher.

Le tissu devient fils, la trame se desserre et offre des fenêtres à mes chevilles. Mes pantalons s'effilent comme mes souvenirs s'effacent. Comme seule trace d'existence demeurent les papiers glacés imprimés au mieux, les pixels éclairés au pire. Si les photographies existent, alors je sais que j'ai existé dedans, même si tout flotte, même si tout s'estompe, comme les dessins d'enfants qui exposés au Soleil finissent par disparaître.

À mesure que mes pieds écrasent la matière, que je marche sur mon pantalon, mes souvenirs meurent. Pourtant, en se détériorant, en se tachant, la matière se souvient, alors je continue de marcher.

## 11. jeudi 6 avril 2023

### Le drap

Alcoolisée, je rentre tard. Je parviens enfin à atteindre mon lit. Allongée, je m'octroie quelques minutes dans cette posture. Tard dans la nuit, en nocturne, je me crois encore capable de me relever pour me changer. Je ferme les yeux croyant pouvoir les rouvrir dans quelques minutes.

Lorsque mes yeux se rouvrent, ma peau s'est laissée recouvrir par le drap. Ma tête a changé d'inclinaison et ma joue a imprimé les plis de l'oreiller. Je me mêle au drap, mes vêtements fondent, il fait déjà jour. À vrai dire, il fait jour depuis longtemps.

Tard le matin, je me relève, habillée comme la veille. Mon corps s'échappe, mais mes gestes demeurent dans les creux de la matière, dans les plis de la couette. Je suis partie mais je reste là, allongée, entre invisible et présence. Mon corps est face à cette image de moi que je ne suis déjà plus.

Je repense à la dentellière, où Isabelle Huppert, couchée sous son drap appose sur son corps recouvert, une robe. Sur elle, sans qu'elle ne la porte, supporté par son corps sans qu'il ne soit dedans, son vêtement devient le drap, le drap devient son corps.

## 12. samedi 20 mai 2023

### Se tenir la main

Près de la collection de bijoux de George Sand, je vois des mains. Celles qui se dessinent dans la pierre, celles qui se tendent vers moi. En fragments, toujours en morceaux, l'une se détache du bloc de pierre. Alors, de ses mains statues, fragments, pleines et pourtant si vides me reviennent les gants anciens empilés dans des bacs.

Les gants d'enfants, les gants tachés, le gant seul qui a perdu son double. Ces gants bien trop fins ne peuvent se remplir de ma main. En fouillant dans ces bacs, je vois des dizaines de mains tendues que je ne peux que saisir, qui ne peuvent devenir miennes. Alors je les saisis, comme une caresse pour certaines, comme une poignée de main cordiale pour d'autres. Pourtant, tous ces gants vides me rappellent les mains manquantes, la chair absente. En les saisissant les mains se liquéfient. À mon contact, elles s'évanouissent, se renversent, alors je les soutiens, les dépose sur des surfaces planes, et voilà qu'à leur tour elles s'aplanissent. Elles ne sont plus que des formes plates, des ombres. Il y a la main qui étreint, celle qui effleure, celle qui va vers l'autre. Le contact est toujours le premier guide. Je me rappelle de l'inconfort des mains réunis, de l'espoir des mains jointes, de l'apaisement de la main sur l'épaule, de la sécurité de la main du binôme, du désir de la main retrouvée. Et comme une mise en abîme, mes mains sont aussi mes outils créateurs. Elles dessinent, elles écrivent, elles inventent un imaginaire. Elles sont mes premières confidentes.

## 13. lundi 19 juin 2023

### La pluie presque d'été

J'ai marché ce matin comme je le fais tous les jours. J'ai marché vers la voie de chemin de fer comme je le fais tous les jours. Tous les jours, les mêmes pas. Ce matin là, le béton humide faisait résonner des bruissements d'eau. L'odeur de l'herbe mouillée embaumait mes narines, la pluie avait sévi. Toute la nuit, il avait plu, des éclairs avaient même transpercé le ciel. L'orage avait commencé la veille, le 18 vers 18 heures et j'avais observé le spectacle à travers ma fenêtre, jusqu'à ce que le vent la claque avec violence. J'avais regardé les feuilles s'envoler et les arbres onduler. J'ai toujours aimé l'orage, quand le ciel s'assombrit et que des éclairs fracturent le ciel, quand ils illuminent le paysage de lueurs qu'on voudrait éternelles.

Ce matin là, sur mon chemin, des vêtements sont venus changer ma direction habituelle. De l'autre côté de la route, ce côté où je ne suis jamais, ce trottoir que je ne connais que d'en face, été posé un sac rempli de vêtements que le vent n'avait pas épargné. Comme les feuilles, ils s'étaient détachés de leurs racines. L'un s'était déposé sur la route et un autre dans l'herbe de la résidence. Aplatis, alanguis à la manière de corps évanouis, ils séjournaient là où la tempête l'avait décidée.

Pendant plusieurs jours, ils sont restés là, personne ne les a touchés. Comme un corps inanimé, celui qui s'était allongé sur la route s'est fait écraser par les roues des voitures. Il est devenu aussi plat que le béton, comme une tache qu'on distingue à peine, un tas de plis écrasés qui ne fait pas onduler l'asphalte. Les voitures sont parvenues à aplatir une montagne. Chaque matin je les regarde, je regarde leur corps changer, leurs gestes s'accentuer, leur tissu se rider, et leur peau se mouiller quand il pleut. Je les vois en forme plate.

La tempête les aura renversés avec violence, je les imagine encore voltiger dans les courants d'air chaud au milieu d'une pluie presque d'été.

## 14. vendredi 30 juin 2023

### La jupe qui pleure

Sous la pluie, dans les rues d'une ville que je ne connais pas, je vois au loin la mer qui se remplit sans jamais déborder. Je vois l'horizon plat qui, goutte après goutte, devient sinusoïdale. En perpétuel mouvement, je perçois un paysage fracturé qui mélange ciel et mer. Je marche. Je regarde au loin, et sans me baigner, je me mouille. Je n'ai jamais aimé les parapluies, les capuches ne me déplaisent pas, mais je ne suis pas souvent préparée aux intempéries. Il faut dire que la pluie ne me dérange pas. Je finis par la laisser ruisseler sur ma peau, mes cheveux foncent et avec eux, mes vêtements aussi. Comme des milliers de larmes célestes sur mon visage, comme des éclats de verre qui transpercent mes vêtements, l'eau ne me fait jamais de mal.

Ce jour-là, je laisse la pluie glisser sur mes membranes, celles de tissu comme celle d'épiderme. Je la laisse faire, et je continue de marcher sous elle.

En baissant mes yeux je vois toutes ces gouttes de cristal liquides se déposer sur mes vêtements. Ma jupe les rejette quelques instants, avant que trop nombreuses, elles obligent la matière à les absorber. Quelques instants seulement, les trainées verticales d'eau deviennent de petites perles rondes et translucides qui roulent à la surface du tissu. De la même manière que la mer, le plat de la matière ondule et crée des vagues sur le contour de la forme.

Comme je continue de marcher, comme il pleut encore, comme la pluie n'a pas décidé de s'arrêter de tomber, mes vêtements finissent par boire ce liquide divin. Les perles d'eau disparaissent. Anciennement hétérogènes, l'eau et le tissu se confondent. Ma jupe s'assombrit comme le ciel et mes cheveux ne cessent d'offrir une pluie plus familière à mes vêtements.

## 15. mercredi 9 août 2023

### Le sac dans la housse

Je parcours sur mon téléphone des centaines d'annonces de sacs, les images en mosaïque s'enchaînent. Mon œil parcourt du regard chaque petit rectangle à une vitesse soutenue. C'est presque un exercice de concentration. De temps à autre, mon doigt cesse de glisser sur l'écran et effleure une de ces images si elle m'interpelle.

L'une d'elle m'intrigue.

L'image d'appel n'est pas le sac lui-même, c'est le sac dans la housse. L'anse du sac est la seule partie visible de l'objet, la seule partie qui peut me séduire. Je réalise que ne voir du sac qu'un morceau est peut-être ce qui me plaît le plus. L'anse seule me laisse imaginer un objet total. Je projette mon désir. Le sac existe seulement s'il reste caché, inaccessible, hermétique au réel. Je rêve, je désire quelque chose qui n'existe pas et pourtant c'est mon imaginaire qui fait que soudain, il existe. Je demeure dans cet instant de trouble entre inconnu et connu, cet instant de bascule entre un désir brûlant et une découverte plus fade. J'occupe cet intermède avec un plaisir certain.

Face à face avec l'image occultée, j'assimile ma découverte à une rencontre. Je perçois certains attraits, certains gestes envoûtants, et pourtant rien ne se passe, j'ignore tout, je ne connais rien.

Je préfère renoncer à mes désirs les plus profonds pour qu'ils perdurent. Le mystère est toujours plus désirable que le secret résolu.

Alice Ponty

